

PAR LE REGARD D'AUDREY BERGERON



Pendant une heure pleine, le spectateur ressent profondément le plaisir qu'Audrey Bergeron a pris à « monter, coller, tisser » en passant le fil Par le chas de l'aiguille. La chorégraphe s'inspire de l'exactitude d'une aiguille lorsqu'elle pose son regard sur la danse contemporaine. Elle nous présente ainsi un spectacle urbain et contrasté ; un spectacle criblé des musiques, lumières et mouvements du cinéma.

Des corps qui perdent contrôle ?

Début du spectacle. Les trois interprètes, Kim Henry, Merryn Kritzinger et Jessica Serli, regardent le public à travers des loupes déformantes. Dès lors, le regard précis qui tisse la scène est un regard qui déforme. Audrey Bergeron, mêlant son expérience d'interprète à celle de chorégraphe, s'intéresse à la corporalité comme point de départ. Les actions et leurs textures sont découpées, puis développées par les interprètes : la première esquisse d'un pas de breakdance se perd immédiatement dans un tourbillon vertigineux de gestes rapides. Les esquisses se succèdent, se superposent : un collage hasardeux mais réfléchi. Le rendu en est un mouvement sans cesse altéré. Les corps prennent la sonorité d'un disque rayé et l'allure d'un bug visuel : un simple geste est répété, accentué, jusqu'à imprimer son absurdité dans notre regard. Les interprètes, au sein même de l'extrême contrôle chorégraphique, semblent alors perdre le contrôle de leurs corps.

Une impression qui n'est pas sans nous rappeler qu'Audrey Bergeron, avait, au départ, imaginé trois solos reliés à trois thèmes : la folie, le contrôle et l'errance. Ils nous conduisent à regarder un spectacle exprimant la fragilité tragique de la solitude urbaine.

Des scènes urbaines

Car oui, au-delà du travail corporel, le spectacle dépeint de véritables scènes de la vie urbaine.

Une dame traverse la scène d'un pas rapide et décidé. De grands carrés blanc lumineux s'allument sous ses pieds : est-ce un tapis roulant ultra-tech dans un aéroport ? Ces carrés deviennent lumières de la ville, les multiples fenêtres d'un immeuble qui s'allument une à une dans la nuit. Le spectateur y regarde des morceaux de vie solitaire. Des extraits gestuels que l'on retrouve avec plaisir, comme un trésor, dans chaque scène développée par la suite. Ce début reflète le spectacle : un immeuble découpé montrant le mode d'emploi de la vie urbaine dans toute la poésie de la danse.

Dans un jeu de chorégraphie et lumière incroyablement synchronisé avec l'univers sonore, les scènes urbaines se succèdent. Un environnement entier est créé autour des interprètes, dans lequel le spectateur voyage. En suivant un simple regard vers le haut ou le bas, l'immense hauteur des gratte-ciels se dessine et les espaces et les temps se transforment. Voilà que les trois personnages mettent leurs lunettes de soleil entraînant le début d'un air jazzy – toujours un peu rayé. Interruption, changement brusque : le fond de scène prend un ton rouge découpant les silhouettes à la façon de Bob Wilson, la musique prend un air techno, et les mouvements prennent la démarche de ceux d'une boîte de nuit. Plus tard, les trois personnages semblent épuisés de la nuit. Retentit le bruit d'un camion d'éboueurs, les trois se redressent, s'assoient sur le banc, et jouent avec trois paires de talons rouges : est-ce qu'on remet les chaussures pour retourner danser ? C'est le

conte des douze princesses qui s'échappent pour aller valser toute la nuit. Ce sont des scènes urbaines, féminines, anecdotiques, qui ne perdent jamais de vue le pas dansé.

Du cinéma

Cet immense appel à l'imaginaire, est renforcé par un canevas scénique à l'esthétique cinématographique.

Les trois interprètes errent puis se retrouvent : gros plan sur leurs visages grimaçant. Arrêt sur image. Deuxième prise, deuxième grimace. Lentement, les corps se séparent, partent en mouvement. Arrêt brusque, suspension, reprise au quart de tour. Surprises, suspens. Entrée dans une scène de film d'action, regard à l'affut, corps prêts à agir. Coupure, début d'une autre scène. Les procédés cinématographiques sont entièrement vécus. Ils affectent la façon dont les images sont présentées à notre regard. Vêtue de sa robe jaune, à plat ventre sur un tabouret, elle chute d'un immeuble de quarante étages, dans un fou rire à la limite des pleurs et de la peur. Sa chute entrecoupée de noir la balance dans une variété de postures. Elle arrive sur le sol. Quelques pas. Il pleut, doucement de sa main elle recueille les gouttes, tandis qu'une voix en écho, au loin, appelle. Terre retrouvée, souvenirs, mélancolie. Un doigt se lève puis appuie sur play. Ainsi, la danse et le cinéma se confondent.

De l'humour au féminin

Bouleversé ou bercé par ces scènes urbaines, finalement, le spectateur rit. Ce sont trois interprètes vêtues de rouge, jaune et bleu, dont les mouvements sont partagés, transmis, repris, qui expriment la joie de l'absurdité humaine. Essai infini de chaussures, pas en ligne droite jusqu'à heurter le rideau, lunettes de soleil extravagantes... des touches d'humour parsèment les scènes. Chacun retrouve un petit plaisir comique dans les similitudes et contrastes.

Audrey Bergeron nous offre un spectacle « habillé, féminin, imagé, équilibré, contrasté, précis ludique, franc et nuancé ». On regarde une chorégraphie qui montre des morceaux de vie de tous, des morceaux d'identités de la chorégraphe, des morceaux des individualités de chaque interprète, des morceaux de notre sort absurde et vertigineux. C'est, finalement, un travail empli de vie et pleinement abouti.

Koudia Guéniot - Reporter Audacieux 2015-16

PAR LE CHAS DE L'AIGUILLE
Chorégraphie : Audrey-Bergeron
Volet Traces-Chorégraphes
14, 15, 16, 21, 22, 23 janvier 2016
Cinquième Salle de la Place des Arts
www.danse-cite.org